

**Vertus et péchés : les sentiments racontés par des écrivains
et illustrés par des couturiers**

« La vraie vertu est dorénavant le politiquement correct »

Emmanuel LE ROY LADURIE

FIGARO – REGARDS

04/08/1999

Les échantillons de ce qu'il convient de faire et de ne pas faire sont devenus légion . Vous proposez quelques objections innocentes au Pacs, on vous compare aussitôt à Pinochet.

La vertu au sens ancien du terme pouvait se subdiviser en trois catégories socialement et conceptuellement bien tranchées. D'abord sagesse, prudence et piété : ce furent les qualités propres aux élites politiques, intellectuelles et religieuses, théoriquement du moins. En second lieu, force et courage : l'un et l'autre figurent parmi les prérogatives de la noblesse militaire et héréditaire. C'est la *virtus* du guerrier, au sens romain du terme. « *Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu...* », écrit Corneille en parlant d'un soldat sur le retour, et quasi sénile, mais qui fut héroïque en son jeune temps. Enfin, en tierce position, vient la chasteté, notamment féminine, celle à laquelle on fait allusion quand on déplore « les atteintes à la vertu d'une dame ».

Ces trois catégories se portaient assez bien, disons jusqu'au XVII^e siècle inclusivement, et même dans la première moitié du XVIII^e. Le clergé catholique, revigoré par le concile de Trente, et par les études des jeunes prêtres dans les séminaires, fut souvent un modèle, en effet, de sagesse, de prudence et de piété. Le prêtre athée ou fornicateur, curé Meslier ou abbé Bignon, était l'exception qu'on montait en épingle, mais nullement représentative des mœurs plutôt pures de la corporation ecclésiastique dans son ensemble.

Chasteté des femmes

On parlait volontiers de « l'odeur des vertus » d'un saint homme, elle était perceptible effectivement jusque dans le tombeau. L'aristocratie du « sang bleu » répondait bien, pour sa part, à la seconde définition, ayant trait au courage sur les champs de bataille : les nobles se faisaient tuer aux frontières pour leur roi, ou quelquefois contre lui. « *Ainsi périssent dans des emplois obscurs, des seigneurs illustres* », écrivait Saint-Simon en parlant de la mort tragique, en un combat, lors d'une vulgaire échauffourée, d'un jeune duc et pair de la cour. Et à une femme qui pleure le décès de son gentilhomme de mari, tué à la guerre, sa vieille mère se borne à dire stoïquement : « *Que voulez-vous, ma fille, le roi les paie pour cela* » (les nobles). A quoi s'ajoute la *virtus*, mélange d'audace et de coup d'œil génial dont font preuve les grands hommes d'Etat, mi-chefs de gouvernement, mi-leaders militaires. Ainsi, un Richelieu ralliait les Parisiens au lendemain de la semi-défaite de Corbie (1636) ; un Louis XIV faisait de même lors des périls de la guerre de Succession d'Espagne ; et encore un de Gaulle, en juin 1940 : ce de Gaulle, improbable connétable surgi du Grand Siècle, étonnamment ressuscité en

notre temps. Pour Machiavel, le vrai grand homme était celui qui savait joindre la *virtus* avec la *fortuna*, la vertu avec la chance. Fascinante intersection, fort gaulloise elle aussi.

Et puis, pour en venir au troisième sens du mot, celui qui a trait à la chasteté des femmes (et même des hommes), disons en effet qu'on ne saurait trop admirer l'indomptable vertu de nos arrière-grand-mères, ou plutôt arrière-arrière-arrière-aïeules... La démographie historique a, en effet, montré (et l'on ne peut pas dire que cette découverte essentielle ait fait beaucoup de bruit dans Landerneau), elle a démontré que dans beaucoup de villages, 95 % des jeunes paysannes, au XVII^e siècle, arrivaient vierges au mariage ; et qu'était insignifiant, d'autre part, le nombre de naissances illégitimes, des bâtards, comme on disait à l'époque. En d'autres termes, les nombreux bâtards d'Henri IV (par exemple) n'étaient pas la règle, mais l'exception, certes attirant énormément l'attention des historiens ou des chroniqueurs, puisque, a contrario, les gens vertueux, eux, n'ont pas d'histoire, ni même de chronique particulière.

Il ne s'agit pas bien sûr de peindre en rose bonbon, ou vert pomme, l'Ancien Régime. Il avait ses zones sombres, ou rouge sang, considérables ; mais un certain système de la vertu ou des vertus était en place ; il va par la suite non point disparaître a priori mais se transformer notablement. Le clergé perd de son influence dès le XVIII^e siècle, sous les coups que lui assène la philosophie des « Lumières ». L'image du saint prêtre, du « pasteur vertueux », ne s'efface point. Mais elle passe à maintes reprises à l'arrière-plan. L'indomptable vertu de nos arrière-grand-mères se fait quelquefois moins rigoureuse bien qu'ayant encore et toujours de la ressource.

Enfin, le courage militaire, la *virtus* latine au sens combatif du terme, cesse d'être l'apanage des noblesses, elle se démocratise au fur et à mesure que grandissent les armées de masse nées de l'Ancien Régime finissant puis de la Révolution française. Un Valmont, héros de Laclos dans *Les Liaisons dangereuses*, investira désormais sa valeur ci-devant militaire dans la conquête amoureuse. Pour lui, s'emparer d'un « poste », ce n'est plus progresser héroïquement de bastion en bastion sous le feu ennemi lors de l'investissement d'une ville assiégée, c'est progresser toujours davantage dans la découverte intime d'un corps féminin, au cours d'une belle soirée d'été.

Principe de disjonction

En de telles conditions, les combats « vertueux » vont « changer d'âme », comme dit le poète. La vertu va se spécialiser quelque peu : certes, elle reste corrélative de la conjugalité monogamique, mais dès qu'il s'agit des problèmes de la « cité », elle revêt des significations nouvelles. Montesquieu, le grand précurseur, l'a bien senti. Il distingue trois régimes politiques essentiels : le despotisme qui repose sur la peur ; ce serait, à son avis, exact ou non, le cas de l'empire turc au XVIII^e siècle. Viennent ensuite les monarchies, plus ou moins aristocratiques, dont le ressort essentiel est l'honneur. Enfin, les Républiques pour leur part ne peuvent fonctionner correctement, selon le penseur de Bordeaux, qu'en s'appuyant sur la vertu des gouvernés et des gouvernants. De fait, la démocratie moderne, toujours plus ou moins républicaine, introduit progressivement un principe de disjonction tout à fait vertueux entre le pouvoir et l'argent. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, voire ultérieurement, ces deux-là étaient inséparables. Un homme d'Etat, digne de ce nom, se devait de s'enrichir énormément au pouvoir (c'est encore le cas dans certains pays d'Amérique latine où un président sortant est tout simplement ridicule s'il ne se retire pas sur ses terres, après six ou sept ans de mandat présidentiel, avec six milliards de dollars en terme de fortune personnelle). Donc, en France, sous Louis XIII et au début du règne de Louis XIV, deux cardinaux-ministres (par ailleurs

plutôt chastes, mais la question n'était pas là) accumulèrent des fortunes absolument gigantesques pour l'époque : 22 millions de livres tournois dans le cas de Richelieu ; 36 millions pour Mazarin, soit davantage que l'encaisse de la riche banque d'Amsterdam en ce temps-là. Puis les choses se calmèrent, se tassèrent ; un Fleury, excellent cardinal-ministre des débuts de Louis XV, résidait modestement pendant sa quinzaine d'années en tant que premier ministre, dans une chambrette du grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, près de Paris. A partir de la Révolution française, et jusqu'à nos jours, les grandes voleries des hommes d'Etat, même quand elles nous choquent à juste titre, sont peu de chose, en proportion du produit national brut et par comparaison avec ce qui se passait dans la France de Richelieu ou Mazarin (voir à ce sujet l'intéressant ouvrage de Paul Lombard, récemment paru, intitulé judicieusement *Le Vice et la Vertu*, Grasset).

L'incorruptible Robespierre

La vertu républicaine *new look* a donc des côtés sympathiques. Mais attention ! Il lui arrive aussi de dérapier, de sortir de son lit. C'est ce qui se passe, par exemple, avec Robespierre, ce père la vertu de notre historiographie nationale. Vivant modestement et purement, ce monsieur ne se gênait point, par ailleurs, pour couper les têtes de tout ce qui de près ou de loin pouvait sentir soi-disant la corruption, ou la complicité avec les grandes puissances étrangères et réactionnaires. L'incorruptible Robespierre, à son tour, finira par y laisser sa tête. Ce dont nous n'éprouvons, pour être francs, qu'un chagrin assez limité. Quoi qu'il en soit la vertu jacobine ou montagnarde avait le tort de manquer de charité et d'être impitoyable pour l'adversaire, à la différence des vertus évangéliques de jadis.

De toute façon, passé l'épisode robespierriste les choses s'arrangent : Kant définit fort heureusement ses propres principes moraux de vertu, vaguement laïcisés par ses soins, et plus ou moins inspirés des textes de saint Matthieu. En gros « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse à toi-même ». Sur cette base, les vertueux fonctionnaires de la III^e et de la IV^e Républiques, hommes de devoir et de service, ont donné à la France l'honnête et rigoureuse administration que l'Europe nous envia longtemps. Il est vrai que depuis qu'on met les préfets en prison et qu'on donne tout pouvoir aux jeunes loups des cabinets ministériels, les choses à ce point de vue tendent à changer, et pas forcément dans la bonne direction. Glissons...

Aujourd'hui, la scène théâtrale a pivoté derechef. Depuis Sartre et Foucault « moralistes » (?) de l'absurde et de l'anarchisme mondain, la bonne vieille vertu républicaine et bourgeoise tend à être rangée au magasin des accessoires. En sens inverse, la catégorie de l'obscène, recouverte par les flots pornographiques, a disparu, sauf à être utilisée pour stigmatiser le racisme. La vraie vertu c'est dorénavant le politiquement correct. Les échantillons de ce qu'il convient de faire et de ne pas faire, sont donc devenus légion : et par exemple, vous proposez quelques objections innocentes au Pacs, on vous compare aussitôt à Pinochet, je n'invente rien. Vous prenez un peu de « distance » vis-à-vis des langues régionales, et vous voilà traités, tout de go, de « chevènement-lepéniste ». Croyez-moi : le plus simple, dans ces conditions, c'est de vous retirer sous votre tente, comme jadis Achille ; vous éviterez ainsi toute agression dommageable à votre endroit. Gardez de toute manière un silence prudent, « *fermez votre gueule* », comme disait Chevènement lui-même, et relisez à tête reposée les Fondements de la métaphysique des mœurs d'un certain Kant, modèle de vertu des temps passés. (Il y en a une bonne édition dans la Pléiade, chez Gallimard.) Mais surtout n'allez pas vous vanter de telles lectures ; elles sentent le soufre, en ces temps de

<http://www.asmp.fr> - Académie des Sciences morales et politiques.

« vertu » ci-devant républicaine (dévoyée ou du moins « tartufiée » de nos jours), en cette veille du gros « bogue » de l'an 2000.

LA VERTU VUE PAR YOHJI YAMAMOTO « *La vertu, pour moi, c'est de savoir à quel point on est coupable* », estime Yohji Yamamoto, qui a confié à Lele Acquarone le soin d'incarner en quelques traits la vertu.
